

The background of the book cover is a photograph of a sunset over the ocean. The sun is a bright, glowing orb on the horizon, casting a long, shimmering reflection across the dark, choppy water. The sky transitions from a deep blue at the top to a warm orange and yellow near the horizon. In the bottom left corner, a portion of a dark metal railing is visible, suggesting the viewer is looking out from a pier or ship.

Cleane Dunn

**Ce n'est pas
la fin**

**Dans le Noir
Tome 2**

Cleane Dunn

Ce n'est pas la fin

Dans le Noir - Tome 2

© Cleane Dunn, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6935-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

« Chérie, je suis rentré ! Lâcha-t-il, en entrant dans leur joli appartement, trois pièces, parisien. »

La quarantaine, il avait les cheveux légèrement grisonnants et était plutôt élancé. Son costume gris anthracite lui donnait une classe folle. Agent immobilier, il gagnait plutôt bien sa vie. Il rentrait toujours à la même heure, 19h00 pétante. Et il savait déjà où il allait la trouver, dans leur cuisine high tech, qu'ils avaient achetée ensemble.

Cela faisait trois ans qu'ils vivaient dans cet appartement, tout rénové par leur soin. Au bout de dix ans de vie commune, ils s'aimaient toujours, comme au premier jour.

Il posa sa veste et ses chaussures et alla la rejoindre. Quand il entra dans la cuisine, il la vit devant le plan de travail, dos à lui. Elle était si belle dans sa petite robe à fleur, qui faisait ressortir son si beau teint chocolat. Il se rapprocha d'elle, souhaitant l'embrasser dans le cou.

« Qu'est-ce que tu prépares de bon ? Demanda-t-il, tout naturellement. »

Mais, en regardant au dessus de l'épaule de sa dulcinée, il fut horrifié par ce qu'il vit.

« Mais qu'est-ce que tu as fait ? S'écria-t-il. »

Il avait envie de vomir. Cependant il devait stopper l'hémorragie. Il voulut récupérer le couteau, qu'elle tenait dans sa main droite, pour l'attirer vers le lavabo, mais elle le maintenait fermement.

Il attrapa une serviette pour lui couvrir la main, tentant de lui enrouer. Quand il croisa son regard, il prit peur. Il ne reconnaissait plus cette femme qu'il aimait tant. Elle avait une lueur de rage dans les yeux. Il savait qu'elle serait capable de le poignarder. Malgré tout ça, il ne pouvait pas la laisser se vider de son sang.

« Je t'en prie chérie, pose ce couteau ! Il faut qu'on aille à l'hôpital. Tenta-t-il, pour la résonner. »

Il n'avait qu'une envie, lui emmailloter le torchon autour du moignon, qui lui servait maintenant de main. Il regarda furtivement les rondelles de doigts de son épouse sur la planche à découper. Et ce manque d'attention lui fut fatal. Elle en profita pour lui enfoncer le couteau en plein dans son abdomen. Elle le regarda droit dans les yeux en souriant. Il était apeuré de la voir si froide et cruelle. Elle fit remonter la lame dans la poitrine de son homme. Le sang coulait sur le carrelage de la cuisine. Le couteau se retira de lui-même de son torse, quand il

s'écroula sur le sol.

Elle tenait l'arme toujours aussi fermement, se retourna devant le plan de travail, posa le reste de sa main sur la planche et continua sa découpe, comme s'il avait s'agit de vulgaires légumes.

2

À la sonnerie du réveil, elle sut qu'elle allait passer une journée de merde. Elle ne l'éteignit pas tout de suite et regarda le plafond. Elle prit plusieurs inspirations, il fallait se motiver. Elle sentit son chat monter sur son lit, il était tant de lui donner à manger. Il lui donna des coups de tête, en ronronnant. Elle se mit à le caresser. Le seul être auquel elle tenait plus que tout.

Pas vraiment d'amis, de petit-ami et sa famille ? Plus vraiment un foyer. Elle était solitaire. Seule avec ses démons, ses cauchemars, son passé tourmenté.

Le rappel automatique de son réveil se fit entendre. 7H03. Il fallait qu'elle se lève. Son train était à 8h30, pas de temps à perdre. Elle prit son chat dans ses bras et se leva.

Dans son petit appartement en location, elle se trouva vite dans la pièce à vivre. C'était un duplex, possédant un salon, cuisine en bas et une chambre et salle de bain à l'étage. Mais pour elle, c'était bien suffisant. Aucun bruit ce matin, ses voisins dormaient encore. Se lever un dimanche à 7h00, quelle idée ! Mais entre les deux boulots, qu'elle cumulait pour s'en sortir financièrement, elle n'avait que ce jour-là pour passer la voir.

Elle donna des croquettes à son petit chat et se fit directement un café. Ses mains tremblaient un peu, il fallait qu'elle se détende. Cela faisait dix ans qu'elle n'avait plus mis les pieds là-bas. Pourquoi sa tante avait-elle décidé de ramener sa sœur à New York ? L'ancien institut était parfait, à vingt minutes de chez elle et loin de toute cette tragédie.

Le téléphone se mit à sonner, le nom affiché sur l'écran la fit hésiter, mais elle répondit quand même.

« Oui ! Lança-t-elle, pas motivée du tout.

— Chérie ! Bonjour c'est papa.

— Ton nom s'affiche sur mon portable, je le savais déjà.

— Oui c'est vrai, excuse-moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu souhaites que je passe te prendre ?

— Non merci. On se rejoint à la gare.

— Tu es sûre ?

— Oui, à tout à l'heure ! Insista-t-elle, prête à raccrocher.

— Chérie, tu es certaine que ça va aller ?

— Oui, pas le choix de toute façon. »

Elle coupa court à la conversation. Même si son père avait essayé d'être présent depuis le drame, elle n'avait toujours pas confiance en lui. Il les avait abandonnées quand elle était toute petite. Elle appréciait cependant ses efforts. Il avait dû gérer une adolescente détruite et parfaitement inconnue, du jour au lendemain. Mais elle ne le considérait pas vraiment comme un père.

Elle prit une douche vite fait, embrassa son chat, prit son sac et quitta son appartement, pour un retour dans le passé. Était-elle vraiment prête pour ça ?

Elle avait décidé de marcher jusqu'à la gare. Elle avait prévu ce laps de temps, pour se donner du courage. Marcher lui faisait du bien habituellement. Mais cette fois-ci, la peur l'envahissait à chaque pas. Elle vit son père à l'extérieur de la gare, l'air soucieux, ce qui la rassura un peu. Il s'inquiétait vraiment pour elle. Quand il la vit, il s'approcha et la prit dans ses bras, sans hésitation pour une fois, ce qui lui fit un bien fou.

« Ça va aller, je suis là ! Ajouta-t-il. »

Il prenait enfin ses responsabilités. Il était temps au bout de vingt-trois ans. Ils restèrent comme ça encore quelques minutes, avant que ça devienne gênant. Il lui sourit et ils partirent sur le quai.

Au bout de cinq minutes, le train arriva. Malgré ses jambes qui flageolaient, elle monta, s'assit au premier siège disponible, son père à ses côtés. Elle maudissait encore sa tante de ce coup-bas. Cette femme n'y comprenait rien de toute façon, elle n'avait pas vécu tout ça et n'y croyait pas.

Le trajet allait durer deux heures. Finalement, elle aurait préféré que son père est fui plus loin, de l'autre côté du continent. La côte Ouest, ç'aurait été sympa. Il fallait qu'elle continue à économiser pour s'y installer, ou carrément aller vivre en Europe, Paris, Londres, Rome pourquoi pas !

Plus le nombre de kilomètres diminuait, plus elle se sentait oppressée. Elle aurait dû renoncer à y aller. À quoi ça pouvait servir ? Sa mère ne la reconnaissait même pas.

« Comment se passe ton boulot ? Demanda son père. »

Il essayait juste de lui changer les idées. Elle le savait, mais elle était trop sur les nerfs. Elle ne voulait pas parler. Elle voulait crier, sauter du train en marche, se calfeutrer chez elle, loin de cette femme, loin de cette ville, loin de toute cette horreur.

« Lequel ? Répondit-elle, sèchement. »

Son père la regarda. Elle était figée face à la fenêtre, le regard apeuré. Il savait ce qu'elle avait subi et n'osait imaginer ce qu'elle ressentait. Il préféra se taire. Il

osa cependant poser sa main sur la sienne et vit une larme couler sur la joue de sa fille.

3

Le soleil lui dorait la peau. Allongée sur une chaise longue, au bord d'une piscine, une jeune femme, cheveux châtons, plutôt fine et élancée, profitait de ses jours de congé. Elle avait acheté un maillot de bain noir, style bikini, très petit, pour le séduire. Mais il avait décidé de couper court à leur histoire, la veille. Elle avait tout prévu, pour une fois qu'elle avait un week-end. Elle avait fait les courses, acheté un repas gastronomique chez un traiteur. Car elle était loin d'être un cordon bleu. Elle avait pris du champagne, du foie gras, des truffes, des fraises et de la chantilly. Elle avait tout fait, épilation totale et ce con avait décidé de la plaquer. Elle, la plus talentueuse des neurochirurgiennes ! Belle, intelligente, encore pas périmée, malgré les critiques de son abruti de frère.

Elle était en rage et siffla son troisième mojito. Elle se leva en préparer un autre, quand son téléphone se mit à sonner.

« C'est pourquoi ? Aboya-t-elle.

— Excusez-moi madame. Osa dire une toute petite voix masculine. Vous...

— Pour vous, ce sera mademoiselle. Qu'est-ce que vous me voulez ? Si c'est pour me vendre des trucs pas la peine de vous égosiller, j'ai tout ce que je veux.

— Non. Pardon, je me présente, je suis Benoît Vogmar, je suis avocat et...

— Vous avez quel âge au juste ? Et avocat en quoi ? Ajouta-t-elle, d'un coup beaucoup plus conciliante. »

Elle pouvait s'imaginer avec un avocat, même un procureur, un métier qui en jette.

« Vous êtes bien mademoiselle Lou May, fille de monsieur Richard Peters. Continua-t-il.

— Oui ça se pourrait. Pourquoi ? Il est mort ? Lança-t-elle, en rigolant.

— Je suis désolé de vous l'apprendre, mais oui, il est décédé.

— Ah ! Dite-moi, il avait de l'argent au moins ? Répliqua-t-elle, aussitôt.

— Et des enfants d'un second mariage. Rétorqua l'avocat, qui reprit confiance en lui, en cernant la jeune femme, qu'il avait au téléphone.

— Oui et alors ? Vous vous attendiez à quoi au juste ? Il est parti quand j'étais jeune. Il n'a jamais pris de mes nouvelles. Il faudrait que je le pleure en plus ? Même pas en rêve. J'ai droit à quelque chose ? Oui ou non ? C'est simple comme question.

— La lecture du testament aura lieu mardi, à 10h, au cabinet.

— Où ça ? Questionna-t-elle. Je vous rappelle que je ne le connais même pas

ce père biologique.

— Oh pardon, à Londres, l'adresse du cabinet est...

— Londres ! S'écria-t-elle. Vous vous foutez de moi. Je vis au Canada !

— C'est pourquoi je vous appelle aujourd'hui. Vous avez amplement le temps de prendre un avion.

— J'ai un travail aussi, avec des opérations qui m'attendent dès lundi. Vous croyez quoi ? Que je me la coule douce ! Que, comme je suis neurochirurgienne, je passe mon temps à faire la fête ? À coucher avec des internes dans la salle de garde ? Ou que je réfléchis pendant des heures devant un scanner ? NON. J'opère mon jeune ami, tous les jours. Alors vous savez quoi ? Envoyez-moi ce que me lègue mon très cher père et oubliez-moi.

— Mais...

— Je n'ai pas été assez clair ! Coupa-t-elle, hors d'elle.

— Si.

— Bien. Au revoir. »

Elle raccrocha aussitôt, sans attendre de réponse. Elle se dirigea vers la cuisine, prit directement la bouteille de rhum et s'enfila au goulot, ce qui en restait.